

QUE LES TRADUCTIONS NE SONT SUFFISANTES POUR DONNER PERFECTION À LA LANGUE FRANÇAISE

TOUTEFOIS CE TANT louable labeur de traduire ne me semble moyen unique et suffisant, pour élever notre vulgaire à l'égal et parangon des autres plus fameuses langues. Ce que je prétends prouver si clairement, que nul n'y voudra (ce crois-je) contredire, s'il n'est manifeste calomniateur de la vérité. Et premier, c'est une chose ac-cordée entre tous les meilleurs auteurs de rhétorique, qu'il y a cinq parties de bien dire : l'invention, l'élocution, la disposition, la mémoire et la prononciation. Or, pour autant que ces deux dernières ne s'apprennent tant par le bénéfice des langues, comme elles sont données à chacun selon la félicité de sa nature, augmentées et entretenues par studieux exercice et continuelle diligence; pour autant aussi que la disposition gît plus en la discrétion et bon jugement de l'orateur qu'en certaines règles et préceptes; vu que les événements du temps, la circonstance des lieux, la condition des personnes et la diversité des occasions sont innumérables, je me contenterai de parler des deux premières, à savoir de l'invention et de l'élocution. L'office donc de l'orateur est de chacune chose proposée élégamment et copieusement parler. Or cette faculté de parler ainsi de toutes choses ne se peut acquérir que par l'intelligence parfaite des sciences, lesquelles ont été premièrement traitées par les Grecs, et puis par les Romains, imitateurs de ceux-ci. Il faut donc nécessairement que ces deux langues soient entendues de celui qui veut acquérir cette copie et richesse d'invention, première et principale pièce du harnais de l'orateur. Et quant à ce point, les fidèles traducteurs peuvent grandement servir et soulager ceux qui n'ont le moyen unique de vaquer aux langues étrangères. Mais quant à l'élocution, partie certes la plus difficile, et sans laquelle toutes autres choses restent comme inutiles et semblables à un glaive encore couvert de sa gaine, élocution (dis-je) par laquelle principalement un orateur est jugé plus excellent, et un genre de dire meilleur que l'autre, comme celle dont est appelée la même éloquence et dont la vertu gît aux mots propres, usités, et non aliénés du commun usage de parler, aux métaphores, allégories, comparaisons, similitudes, énergies, et tant d'autres figures et ornements, sans lesquels toute oraison et poème sont nus, manqués et débiles, je ne croirai jamais qu'on puisse bien apprendre tout cela des traducteurs, pour ce qu'il est impossible de le rendre avec la même grâce dont l'auteur en a usé; d'autant que chacune langue a je ne sais quoi propre seulement à elle, dont si vous efforcez exprimer le naïf en une autre langue, observant la loi de traduire, qui est n'es-pacer point hors des limites de l'auteur, votre diction sera contrainte, froide, et de mau-vaïse grâce. Et qu'ainsi soit, qu'on me lise un Démosthène et Homère latins, un Cicéron et Virgile français, pour voir s'ils vous engendreront telles affections, voire ainsi qu'un Protée vous transformeront en diverses sortes, comme vous sentez, lisant ces auteurs en leurs langues. Il vous semblera passer de

l'ardente montagne d'Etna sur le froid sommet de Caucase. Et ce que je dis des langues latine et grecque se doit réciproquement dire de tous les vulgaires, dont j'alléguerai seulement un Pétrarque, duquel j'ose bien dire, que si Homère et Virgile renaissant avaient entrepris de le traduire, ils ne le pourraient rendre avec la même grâce et naïveté qu'il est en son vulgaire toscan. Toutefois, quelques-uns de notre temps ont entrepris de le faire parler français. Voilà, en bref, les raisons qui m'ont fait penser que l'office et diligence des traducteurs, autrement fort utile pour instruire les ignorants des langues étrangères en la connaissance des choses, n'est suffisante pour donner à la nôtre cette perfection, et, comme font les peintres à leurs tableaux, cette dernière main que nous désirons. Et si les raisons que j'ai alléguées ne semblent assez fortes, je produirai pour mes garants et défenseurs les anciens auteurs romains, poètes principalement et orateurs, lesquels (combien que Cicéron ait traduit quelques livres de Xénophon et d'Arate, et qu'Horace baille les préceptes de bien traduire) ont vaqué à cette partie plus pour leur étude et profit particulier, que pour le publier à l'amplification de leur langue, à leur gloire et commodité d'autrui. Si aucuns ont vu quelques œuvres de ce temps-là sous titre de traduction, j'entends de Cicéron, de Virgile, et de ce bienheureux siècle d'Auguste, ils me pourraient démentir de ce que je dis.

JOACHIM DU BELLAY (1522-1560). – *La Défense et Illustration de la langue française*, rédigée par ce poète, fut le manifeste d'une nouvelle école poétique et langagière qu'illustrèrent les Poètes de la Pléiade et qui définit l'humanisme littéraire de la Renaissance.

Source : Etiemble et Jeannine Etiemble, *L'art d'écrire*, Paris, Seghers, 1970, p. 102-103.